

Bureau météorologique.

Washington, 20 février — Indications pour la Louisiane—Temps généralement beau; vents frais et à sud.

LA SITUATION A PARIS.

Il a couru, depuis hier, des bruits alarmants, mais évidemment exagérés, sur la situation politique à Paris. Qu'il ait eu quelques rassemblements; que les cris plus ou moins séditieux aient été poussés, rien que d'assez naturel, au milieu de la commotion produite par la mort subite de M. Félix Faure; que certains partis extrêmes aient protesté contre l'élection de M. Loubet, il fallait s'y attendre; mais il y a loin, de là, aux troubles dont on a parlé.

Ce qui prouve que le calme règne en France, c'est que M. Loubet prépare froidement son message, qui ne sera pas d'une étendue considérable. Il semble devoir se résumer dans quelques mots bien simples et rassurants pour tous: appel à la concorde et respect de la constitution que la France s'est donnée.

Le nouveau président déclare ensuite dans son message qu'il a passé une partie de sa vie à étudier à fond les questions sociales, économiques et financières, et il recommande au pouvoir législatif de les étudier, de son côté, et de les résoudre d'une façon pratique.

Mêmes idées modérées en ce qui concerne la politique étrangère. Il veut continuer à entretenir des relations cordiales d'amitié avec les autres puissances du globe. Pacification à l'intérieur, pacification à l'extérieur; telle semble être la politique de M. Loubet.

Nous n'y voyons rien qui soit de nature à provoquer des troubles sérieux. Tout paraît s'être borné jusqu'ici à une certaine arrestation de personnes dont plus de la moitié ont été relâchées.

Il suffira, croyons-nous, de quelques mesures d'ordre, qui ont déjà été prises, pour maintenir le calme dans Paris et, par conséquent, dans la France entière.

ECOLE CATHOLIQUE D'HIVER.

Il nous est impossible de nous étendre longuement sur les exercices qui ont eu lieu hier (après-midi et soirée) à l'Ecole Catholique d'Hiver. Le temps, comme on ne le sait que trop, était détestable. Il est inutile d'ajouter qu'il n'y avait pas grande affluence de fidèles à la salle Tulane.

A 4 heures et demie, Mgr O'Gorman, comme il l'avait promis, a fait l'histoire de la lutte engagée par l'Eglise contre les hérésies qui ont surgi durant le Moyen-Age; notamment celle des Albigeois, qui date du 12^e siècle et dont les doctrines étaient dangereuses pour la société d'alors. On y trouve le germe des doctrines socialistes et communistes de nos jours. La société était menacée; ne fallait-il pas qu'elle se défendît? C'était l'Eglise qui était alors l'autorité en matière religieuse; elle approuvait ou elle condamnait.

UNE NOUVELLE

Affaire d'espionnage

EN FRANCE.

On a parlé de l'arrestation d'un espion — ou plutôt d'un traître, lisons nous dans le «Figaro». Nous avons cherché des renseignements... et ceux qui nous ont été officiellement fournis nous ont paru absolument fantastiques, dit la feuille parisiennaise.

Qu'on en juge: Il y a quinze jours environ, nous a-t-on raconté, au moment des grandes crises, la voiture qui fait le service des dépêches aux environs de Saint-Etienne passait sur un pont de bois jeté sur un ruisseau. Ce ruisseau, grossi, était devenu torrent et le tablier de bois avait été, par la violence du courant, soulevé de dessus les assises de pierre. Sur ce pont mal assésé, la voiture glissa et tomba à l'eau.

On la retira. Mais deux sacs de dépêches avaient été entraînés par le courant. On ne les retrouva que deux jours après, tout mouillés, à quelque distance.

Les lettres qui se trouvaient au milieu étaient à peu près intactes. Mais celles qui étaient sur les cotés avaient leurs adresses effacées et illisibles.

On les ouvrit pour savoir, par leur contenu, d'où elles provenaient. L'une d'elles, adressée d'après ce qu'on a pu comprendre à un agent d'une puissance étrangère, disait à peu près ceci: «Je vous transmets les deux photos demandées, avec trois vues d'ensemble des ouvrages en question. Je pense que vous avez reçu ma lettre précédente, il y a huit jours, et que vous y avez répondu comme je vous le demandais, aux initiales convenues, à Saint-Etienne. Accusez-moi de captivité de la présente au même endroit.»

A cette lettre étaient jointes, dans l'enveloppe, deux photographies de fortins situés récemment à certains de nos ouvrages de défense et trois vues d'ensemble des ouvrages avec les fortins adjoints.

Cette lettre fut envoyée au sous-secrétariat des postes et télégraphes, où la transmit au ministère de la guerre. Il restait une partie de la lettre illisible.

Au moyen de réactifs et d'un feu chaud, on fit disparaître l'écriture, et on fut édifié encore davantage sur l'importance de la découverte que la crue des eaux avait amenée.

Une surveillance fut établie au bureau de poste de Saint-Etienne. La réponse était arrivée du pays désigné par la lettre. Mais on reçut une note priant le receveur de la faire suivre à Paris. A Paris, une seconde note priant de l'envoyer à M. Durand, rue de Turbigo. On voit que l'espion ne pouvait mettre plus de complaisance à se dénoncer lui-même.

Arrêté, il déclara se nommer Durand, né à Roubaix, le 27 novembre 1870. Il est, dit-il, votre gendre en bonnetier. On a trouvé en effet, dans la chambre qu'il occupait depuis trois jours, deux caisses d'échantillons de fil, de dentelles et de rubans. Les bobines sur lesquelles étaient enroulés ces rubans s'appelaient «trinquées» et sous les rubans on trouva de nouveaux plans et des notes.

Tels sont les renseignements qui nous ont été fournis. Mais, malgré leur source autorisée, ils nous ont paru tellement dignes de prendre place dans une opérette d'Hervé ou dans une pièce du Palais-Royal, que nous avons voulu pousser les recherches plus loin. Et nous avons acquis la preuve que l'histoire de la voiture, du pont et du sac de dépêches était de pure invention.

La vérité se trouve dans les deux dépêches suivantes que communiquent l'autre soir aux journaux «l'Agence Havas»:

Un mandat d'amener vient d'être lancé par M. Boucart, juge d'instruction, contre un lieutenant en réforme ayant appartenu à un régiment d'infanterie, sous prétexte d'avoir voulu livrer des documents qui, d'ailleurs, ont une médiocre importance.

Nancy, 5 février.

Un lieutenant en réforme, qui a appartenu à un régiment d'infanterie du 20^e corps, a été l'objet d'un mandat d'amener pour avoir livré des documents relatifs à la défense nationale.

Ce lieutenant, dont l'initiale est B..., n'a aucun rapport avec le prétendu Durand de la rue Turbigo.

On sait aujourd'hui le nom de cet officier. Il s'appelle Ernest Albert Boisson et était lieutenant au 79^e de ligne, en garnison à Nancy. D'une bonne famille, sorti de Saint-Cyr, Albert Boisson était un beau blond à la moustache conquérante. Entraîné par la vie facile, il fit des dettes et, sur la plainte de ses créanciers, il fut, à la fin de l'année dernière, mis en réforme.

Forcé de quitter le régiment, Boisson vint à Paris où il alla d'abord loger chez une dame Roger, qui tient, 40, rue de la Montagne-Sainte-Genève, une pension bourgeoise, fréquentée, en majeure partie, par des Haïtiens. Mme Roger, apprenant qu'il voulait se fixer à Paris, l'adressa à Mme Daudin, 3, place Monge, qui loue un meublé.

Boisson se présente, le 2 décembre dernier, chez Mme Daudin, avec une personne qui lui dit être sa femme. Il était en uniforme; mais il dit qu'il avait eu des difficultés avec son colonel, il quittait le service pour un certain temps, et qu'il était pour cela qu'il venait à Paris.

Muni d'un carnet de chèques déposé par la succursale de la Banque de France de Nancy, l'officier payait très bien. Il inspira donc la plus grande confiance à son hôte et aux personnes de son entourage. Il menait, avec celle qui l'appelait sa femme et qui se nomme en réalité Mme Marie Baradel, une vie très mondaine du reste, occupant une simple chambre et ne faisant pas de grosses dépenses. Il recevait des lettres tous les deux ou trois jours; il faisait de fréquents voyages à Nancy, où il allait voir, disait-il, un de ses camarades, le lieutenant M..., dont il a même donné un billet en paiement à Mme Daudin.

Ce sont, paraît-il, ces allées et venues qui intriguèrent le service des renseignements. On surveilla Boisson et, à la suite de cette surveillance, le commandant Rollin, du 2^e bureau, vint au Palais se concerter avec le procureur de la République. A la suite de cet entretien, M. Cochefert fut chargé de mettre le lieutenant Boisson en état d'arrestation.

Le lieutenant était parti vendre de soir, retrouver Mlle Baradel qui était allée passer quelques jours à Nancy et dans sa famille, près de Châlons-sur-Marne. Il devait la ramener, afin de déménager et d'aller habiter, 55, rue Desreinaudes, aux Termes.

Ainsi qu'il l'explique dans une lettre que nous avons eue sous les yeux — lettre datée du 5 février, mise à la poste à Crâncins et arrivée hier soir seulement à Paris — il dut, dit-il, «trouver Marie bien fatiguée et il ne voulait pas la mettre en route, dans son état par un tel froid.»

«Je veux ajouter, dit-il, attendre à demain. Si elle va mieux, je la ramènerai. Sinon, je rentrerai seul et reviendrai la chercher dans la semaine. Je suis désolé de ce contretemps qui retarde encore mes affaires, déjà assez nombreuses et assez compliquées.»

C'est au moment où il venait de mettre cette lettre à la poste à la gare de Châlons, à l'adresse de Mme Daudin, que cinq inspecteurs de police envoyés à sa recherche par M. Cochefert le reconquirent et l'arrêtèrent au buffet où il déjeunait.

Trois d'entre eux le ramenèrent

à Paris, tandis que les deux autres se rendaient à Nancy, pour procéder à l'arrestation de Marie Baradel.

Celle-ci qui, nous le savons, se trouvait près de Châlons, a été arrêtée à Nancy hier soir, au moment où elle rentrait à son ancien domicile, rue du Téméraire.

Et, à onze heures, M. Boucart, juge d'instruction, et Cochefert, sont allés pratiquer une perquisition dans la chambre que Boisson occupait rue Monge, chez Mme Daudin. Ils ont saisi divers papiers.

Ils sont allés ensuite rue Desreinaudes; mais à ce domicile, où l'inculpé n'était pas encore installé, ils n'ont rien trouvé.

Dans l'après-midi, Boisson a été amené au cabinet de M. Boucart, qui lui a fait subir un interrogatoire de forme. Il a été ensuite ramené à la prison de la Santé.

Jusqu'à présent on n'a guère cru que lui seul était coupable. L'examen des papiers saisis démontre si l'accusation est bien réellement fondée.

M. Henri Rochefort A ALGER.



Les murs d'Alger étaient recouverts le 7 de ce mois d'affiches blanches portant l'arrêt de suspension du conseil municipal et l'arrêt du gouverneur.

La nuit précédente a été très calme, les déclarations prises par les autorités n'étaient pas connues de la population. On était dans l'expectative, et on se demandait avec une certaine anxiété comment la population algéroise allait prendre la chose.

Malgré une effervescence naissante qui s'est manifestée par de vives conversations, on croyait que grâce à l'intervention de M. Rochefort et de ses amis, l'ordre ne serait pas trop troublé.

Les dreyfusards, cependant, ont continué leurs provocations. Les ligues dreyfusardes ont placardé un manifeste passablement puéril dans lequel elles se plaignaient de la liberté de manifestation n'existant plus et que les immortels principes de 1789 étaient foulés au pied par des gens qui ne connaissent pas la valeur de la liberté individuelle («sic»).

Le matin en question, les délégués des comités chargés de présider aux cérémonies aux cimetières de Mustapha et Saint-Eugène, sur les tombes de Grégoire et de Cayrol, se sont rendus auprès de M. Rochefort pour lui demander de s'associer à la manifestation.

M. Rochefort s'excusa d'abord à cause de sa grande fatigue, puis il déclara qu'étant venu en Algérie pour visiter le pays et voir ses amis, il ne voulait pas que l'on pût dire que sa présence avait été une cause de désordres préjudiciables aux intérêts de la ville et un prétexte à de nombreuses arrestations.

M. Rochefort a accepté le soir une invitation au banquet offert par le comité central de l'Union républicaine antijuvive.

Les délégués des comités, en rester au service de notre famille après l'affront qu'il m'a fait. J'exige qu'il soit immédiatement renvoyé.

—Je regrette profondément de ne pouvoir accéder à votre demande; mais, je vous le répète, Bertrand n'a agi que d'après mes ordres... Et je ne pourrais réellement le punir pour m'avoir obéi.

—C'est me dire, alors, que mon frère et moi, nous sommes de trop sous votre toit.

—Jamais aucune de mes actions n'a pu vous le faire supposer... Mais je ne veux point saccager. Une coupe a déjà été opérée en dehors des règles coutumières... C'est déjà trop... Si vous avez besoin d'argent... mon cher frère... vous n'avez qu'à en demander à mon notaire... Je ne crois pas qu'il vous en ait jamais refusé!...

—Demandez! Demandez!... Avec cela que c'est agréable! —grommela André.

compagnie de quelques conseillers municipaux, se sont rendus seuls sur la tombe de Grégoire où ils ont déposé une couronne au nom des antisémites algériens.

La cérémonie n'a donné lieu à aucun incident.

M. Charles Roger, rédacteur à l'«Transigéant», représentait ce journal.

Une manifestation analogue à celle qui eut lieu le matin sur la tombe de Grégoire, au cimetière de Mustapha, a eu lieu sur celle de Cayrol, au cimetière de Saint-Eugène.

Une foule compacte entourait le tombeau, lorsque les délégués des comités antijuvifs vinrent déposer leurs couronnes.

M. Max Régis a déclaré à la veuve du défunt qu'elle et ses enfants ne manqueraient jamais de pain; puis il a souhaité que le sang de Cayrol fut le dernier versé.

Des mesures d'ordre avaient été prises à l'entrée du cimetière, mais aucun incident ne s'est produit.

Après la cérémonie, la foule s'est dispersée lentement vers Alger. Les manifestants entrant en ville au retour du cimetière ont été arrêtés par un cordon de tirailleurs, mais ceux-ci n'ont pas tardé à être débordés.

La foule s'est portée vers la mairie. Résultat: charge d'agents et arrestations.

Un événement imprévu est venu calmer toute agitation et empêcher tout prétexte à manifestation.

M. Pujade, adjoint au maire d'Alger, est mort dans l'après-midi.

Par suite le banquet qui devait être offert à M. Rochefort a été décommandé sur la demande même de ce dernier.

Appoplexie. Washington, 20 février — M. Thomas Clement Fletcher, ancien gouverneur du Missouri, a été frappé d'appoplexie aujourd'hui à l'hôtel Willard. Il a été transporté à l'hôpital et son état est des plus critiques, à cause de son âge avancé, soixante et onze ans.

On estime qu'il n'y a que peu d'espoir de le sauver.

La santé de M. Fletcher était, du reste, très précaire depuis quelque temps.

Congrès de Vétérinaires. Washington, 20 février — L'ambassadeur d'Allemagne, à Washington, a annoncé officiellement au Département d'Etat qu'il aurait à Bada, du 9 au 14 août 1899, un congrès international de vétérinaires. Parmi les sujets qui seront mis en discussion, se trouvent les systèmes de traitements curatifs et préventifs des maladies diverses chez les animaux.

Soldat condamné. Washington, 20 février — Le soldat Abner Abernathy, de la compagnie A du troisième régiment des volontaires de la Caroline du Nord, reconnu coupable de meurtre par une cour martiale générale réunie au camp Haskell, à Macon, Georgia, a été condamné au renvoi infamant de l'armée des Etats-Unis et à quinze ans de travaux forcés au pénitencier de Leavenworth.

THEATRES. Le vaudeville bat son plein à l'Académie de Musique. Al. Leoch vient d'y commencer sa seconde séance avec ses «Trois Rosebuds». Cette scène et bien d'autres ont été fort applaudies.

Académie de Musique. Le vaudeville bat son plein à l'Académie de Musique. Al. Leoch vient d'y commencer sa seconde séance avec ses «Trois Rosebuds». Cette scène et bien d'autres ont été fort applaudies.

pagne d'opéra, il a fait l'effet auquel nous nous attendions; il a été chaleureusement accueilli tout d'abord, et il a chanté, avec la jolie voix et la méthode qu'on lui connaît, plusieurs morceaux qui ont été chaleureusement applaudis.

George Lingard a paru à son tour et a chanté et dansé avec une verve qui n'appartient qu'à elle seule. Après les bouffonneries de Riley et Higgins, qui ont fait beaucoup rire les galeries, nous avons eu une superbe exhibition de vnos des scènes de combats de taureaux, tels qu'ils ont lieu à Madrid.

TULANE. M. Otis Skinner est un artiste bien intelligent, bien sympathique, bien estimé des amateurs de théâtre à la Nouvelle-Orléans. Il lui suffit de paraître pour se faire applaudir. La troupe dont il a eu l'entourage est très habilement composée; elle l'aide prodigieusement et ne contribue pas peu aux succès qu'il remporte, depuis deux jours. Mais la pièce qu'il nous donne est certainement la plus beau fleuron de sa couronne. «Rosemary» est une comédie charmante, pleine de fraîcheur. Cette idylle en deux parties, qui est séparée par une distance de cinquante années; ce double jubilé de la Reine Victoria et de Sir Jasper Thorndyke qui se célèbre sur la scène est d'un effet ravissant.

M. Skinner y a fait une véritable conquête de son public. Quant à Mand Darbin, elle presque partagée également avec lui les applaudissements du parterre, dans son rôle de Dorothée. Elle s'est montrée, tour à tour, pleine de grâce, de gentillesse et de sensibilité. Nos compliments aussi à Prof. Jogram, John Malone, Es. somme, M. Skinner et sa troupe doivent être fier de leur beau succès.

ST-CHARLES. Nous avons eu, dimanche soir, au St-Charles, une brillante représentation de «Camille», de «Dames aux Camélias», d'Alex. Dumas. Rien que cela. C'était Miss Nettie Bourne qui remplissait le rôle de Camille (Marguerite); elle s'en est acquittée avec une rare habileté — excellente diction, dans passionnés rendus avec beaucoup de vérité, et elle y a obtenu un succès franc, loyal. Le rôle d'Armand Duval était tenu par M. Harkins, le nouveau jeune premier, qui l'interprète avec un grand bonheur.

Arve Miss Nettie Bourne et M. Harkins, «Camille» va faire une semaine véritablement triomphale.

Pais sont venues les variétés: Chulham Russias, un prestidigitateur, qui a fait merveille. Enfa, M. Shields a exhibé ses magnifiques vnos de la région de la Klondyke. Les danses des Freres Knight ont obtenu les applaudissements de l'assemblée.

THEATRE CRESCENT. «Finnegan's Ball» est une drôlerie qui avait attiré beaucoup de monde, dimanche soir. En fait, la salle était comble.

On savait, du reste, que Murray et Mack étaient les principaux acteurs dans cette pièce et que partout où ils paraissent le parterre est sûr de s'amuser. Très drôle le duel pour rire qui a fait pamer de joie toute l'assemblée. La troupe est, du reste, composée d'excellents comiques.

Nous promettons à «Finnegan's Ball» une série de succès pendant la semaine.

MOTS POUR RIRE. Un déclassé, après quelques années de pénible existence à Paris, est allé se refaire un peu en province.

— Quel monde fréquentiez-vous principalement là-bas? lui demanda-t-on.

— Le bohème, d'un air sombre: — Le Mont-de-Piété!...

un nommé Bertrand, un honnête homme, très dévoué à sa maîtresse, et qui se montrait avec Simon et André de la plus correcte, de la plus froide politesse. Une coupe de vingt mille francs fut donc enlevée en un mois sans la plus légère des protestations.

— Eh bien! Tu vois, dit André à son frère, — tu vois que j'avais raison; Aline ne s'occupe même pas de ce qui se passe chez elle... Qu'est-ce que ça peut bien lui faire?

Simon secouait la tête: — Mefie-toi, André... Mefie-toi... Bertrand nous guigne du coin de la paupière et il a l'air de se moquer de nous... Tu peux être certain qu'il nous tient à l'œil!

— Moi aussi, je me méfie de lui... Mais s'il se permettait une observation, je le flanquerais à la porte.

— Tu oublies toujours que tu n'es pas chez toi... Mais notre belle-sœur ne permettrait pas, je suppose, que l'un de ses gens se montrât insolent à notre égard.

— Enfin... méfie-toi. La dette de jeu une fois payée, on pense que les dix mille autres francs, partagés entre les deux frères, ne dureraient, comme les deux fugitives roses, que l'espace d'un matin.

— Quelles de canailles ne dureraient, — avec qui ils étaient maintenant au mieux, pour obtenir une équipe de bûcherons et parfaire le plus promptement possible leur petite opération.

M. Dutil était venu plantureusement déjeuner à Chazay, et après le repas, le fusil au bras, tout en chassant, on se dirigeait vers la future coupe, en abattant quelques faisans et quelques lièvres, histoire de se faire la main.

Et Simon s'adressait à mi-voix à son frère, en lui disant: —Vois-tu que Bertrand nous suit à distance?... —Parfaitement... Mais que veux-tu que cela me fasse?... —Que ça ne te fasse rien, c'est possible, mais j'ai dans l'idée que ça ne va pas marcher tout seul.

—Je voudrais bien voir cela. — Tu vas le voir. On attendait bientôt un rond-point où devait se trouver l'équipe de bûcherons et leur contre-maitre, auxquels M. Dutil avait donné rendez-vous.

—Tiens! — dit le marchand de bois, — je ne vois pas mes hommes... C'est bien ici la Croix-aux-Chènes, cependant.

—Parfaitement, répliqua André, — mais il n'y a personne. Je crains qu'il n'ait commis une erreur.

—Parce que je les ai congédiés et que je les ai priés de se retirer.

Furieux, André Lowel s'avancait: — Vous avez fait cela, vous!

Très calme, le garde, la cape à la main, se bornait à répondre: —Oui, monsieur André, je l'ai fait.

—Et pourquoi... je vous prie?... —Parce que j'avais des ordres. La face d'André se convulsa, ses yeux vacillèrent.

—Et qui donc a le droit de vous donner des ordres?... —Mon maître, ou plutôt ma maîtresse... Et mon premier devoir est d'obéir.

—Voilà bien ce que je craignais, murmura Simon. — J'avais bien prévu André, mais

cet animal-là ne veut rien entendre. Ça va devenir très vilain, cette histoire-là!

Simon ne se trompait pas. La colère d'André Lowel tournait à la folie. Il arrivait sur Bertrand, le bras levé.

Et le brigadier l'attendait de pied ferme, très calme, en lui disant froidement: —Monsieur Lowel, faites bien attention à ce que vous allez faire!... Je suis garde-assermenté, je me trouve dans l'exercice de mes fonctions... Maintenant, touchez moi si vous l'osez!...

Simon crut opportun d'intervenir.

—Tu as tort de t'emporter ainsi, André... Ce brave Bertrand interprète peut-être mal les ordres qui lui ont été donnés... Mais enfin, il est dans son droit... Il n'y a sans doute qu'un malentendu. La belle affaire, parce qu'on aura congédié une équipe de bûcherons? Eh bien! il revieudront!... Voilà tout.

—Et l'entraînait son cadet qui menaçait le brigadier du poing, en lui criant: —Toi, tu vas avoir de mes nouvelles!... Je vais te faire chasser, et sur l'heure.

—Je regrette profondément de ne pouvoir accéder à votre demande; mais, je vous le répète, Bertrand n'a agi que d'après mes ordres... Et je ne pourrais réellement le punir pour m'avoir obéi.

—C'est me dire, alors, que mon frère et moi, nous sommes de trop sous votre toit.

—Jamais aucune de mes actions n'a pu vous le faire supposer... Mais je ne veux point saccager. Une coupe a déjà été opérée en dehors des règles coutumières... C'est déjà trop... Si vous avez besoin d'argent... mon cher frère... vous n'avez qu'à en demander à mon notaire... Je ne crois pas qu'il vous en ait jamais refusé!...

—Demandez! Demandez!... Avec cela que c'est agréable! —grommela André.

—Demandez à Me Faucheur ce qui vous est raisonnablement nécessaire, et je puis vous affirmer qu'à vous et à votre frère, il ne le refusera jamais.

Ainsi que l'on s'exprime en langage parlementaire, l'incident n'eut pas de suite, en apparence, du moins.

—Par ces temps de chemin de fer et de télégraphe, un crime n'est pas aisé à commettre... Il faut qu'il soit adroitement et impeccablement combiné.

Et ils cherchaient, les deux monstres! Et leur imagination combinait et rejetait tout à tour les plans les plus épouvantables, repoussés seulement parce qu'ils le reconnaissaient comme trop dangereux.

Mais les deux frères ne possédaient plus que cette idée fixe, et lorsqu'ils se trouvaient ensemble, en tête à tête, cette perpétuelle hantise était devenue l'unique sujet de leurs conversations.

[A continuer]

Mrs. Winslow's Scouting Straps Has been used for over FIFTY YEARS BY MILLIONS OF MOTHERS for their CHILDREN WHILE TEETHING and PREVENTS SORENESS IN SOOTHING THE CHILD. MOTHERS WHO ALLAY ALL PAIN-CURERS WIND UP! and is the best remedy for DIARRHEA. Sold by Druggists in every part of the world. Be sure and get Mrs. Winslow's Scouting Straps and let it be the best. It costs five cents a bottle.